



Revue européenne des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

XLIII-131 | 2005

La cumulativité des savoirs en sciences sociales

Bloc-notes d'un sociologue retraité mais toujours à la recherche de la cumulativité et de l'interdisciplinarité dans les sciences de l'homme et de la société

Giovanni Busino



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/391>

DOI : 10.4000/ress.391

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2005

Pagination : 87-114

ISBN : 2-600-00958-2

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Giovanni Busino, « Bloc-notes d'un sociologue retraité mais toujours à la recherche de la cumulativité et de l'interdisciplinarité dans les sciences de l'homme et de la société », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XLIII-131 | 2005, mis en ligne le 05 novembre 2009, consulté le 07 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/391> ; DOI : 10.4000/ress.391

Giovanni BUSINO

BLOC-NOTES D'UN SOCIOLOGUE RETRAITÉ mais toujours à la recherche de la cumulativité et de l'interdisciplinarité dans les sciences de l'homme et de la société

[Janvier 2003] Selon une définition très large, les sciences de l'homme et de la société ont pour tâche d'analyser les différentes formes d'organisations et de pratiques sociales, les conditions de production et de transformation de l'existence sociale de l'humanité sous ses formes collectives et individuelles, les rapports entre individus et société, leurs conflits et leurs évolutions. La question de la classification ou de la hiérarchisation de ces sciences, des liens les reliant les unes aux autres, reste, en ce moment, sans solution. Pour cette raison elle continue à se trouver au centre des débats en épistémologie des sciences.

Si le sujet connaît les objets à travers ses propres activités, s'il apprend à se connaître lui-même en agissant sur les objets¹, il est alors difficile d'établir une classification linéaire qui négligerait les relations sujet-objet, le temps, le contexte, en somme la nature historique des phénomènes sociaux. En plus, la méthodologie comparative des sciences sociales n'arrive pas à identifier le noyau dur qui pourrait donner à ces sciences une unité, ni à élaborer une théorie des traits spécifiques des disciplines au moyen desquels ensuite les ranger hiérarchiquement.

A partir des années '30 les domaines de recherche, dans les sciences de l'homme et de la société, ont subi d'importantes fragmentations. Chaque segment ayant conquis une certaine indépendance et reconnu en tant que discipline institutionnalisée, les questionnements à propos de leurs natures idéographiques et nomothétiques se sont multipliés, de même que les interrogations sur le pourquoi les phénomènes sociaux sont irréductibles aux lois et échappent aux généralisations².

Les divisions académiques reposant sur le temps, le lieu et le sujet font que les institutions universitaires, différentes d'un pays à l'autre, placent l'anthropologie culturelle, l'histoire, la géographie, la sociologie et la psychologie sociale quelquefois dans les facultés des lettres tandis que la démographie, le droit, l'économie et la science politique dans les facultés juridiques. L'archéologie

¹ J. Piaget, *Classification des sciences et principaux courants épistémologiques contemporains*, in *Logique et connaissance scientifique*, Paris 1967, 1147-1224, ainsi que du même *La situation des sciences de l'homme dans le système des sciences*, Paris 1972, 13-130 et *L'épistémologie des relations interdisciplinaires*, in CERIN/OCDE, *L'interdisciplinarité. Problèmes d'enseignement et de recherche dans les Universités*, Paris 1972, 131-144.

² Cf. G. Weisz, *The Emergence of Modern Universities in France, 1863-1914*, Princeton 1983, et W. R. Keylor, *Academy and Community. The Foundation of the French Academic Culture in Comparative Perspective, 1890-1920*, Cambridge 1992.

préhistorique, l'anthropologie physique, la géographie physique et les sciences de l'environnement se trouvent dans les facultés des sciences. Parfois les sciences économiques, sociales et politiques sont regroupées dans des facultés ad hoc où pourtant les différenciations en filières (par exemple, sciences de l'éducation et psychologie, économie politique et études commerciales) leur assurent une autonomie certaine.

Ces rangements, dont l'histoire révèle qu'ils sont des legs du passé, des produits des traditions ou des convenances locales, découpent, de fait, les phénomènes sociaux en compartiments, en sous-domaines où pourtant continuent à s'entremêler différents fragments de savoirs, et en font des circonscriptions disciplinaires rendant ainsi les échanges aléatoires et les relations interdisciplinaires très compliquées.

Dans l'impossibilité de rendre compte de toutes les disciplines constituant les sciences de l'homme et de la société, ici on traitera surtout de l'anthropologie³.

A l'origine l'anthropologie est une discipline philosophique ayant pour objet l'étude systématique des connaissances sur l'homme. Elle a gardé la distinction kantienne entre ce que la nature fait de l'homme (anthropologie physiologique) et ce que l'homme fait en tant qu'être libre (anthropologie pragmatique).

L'anthropologie philosophique continue à débattre du rôle de l'homme dans le cosmos, de l'homme en tant que *animal symbolicum* qui parle et crée l'univers symbolique de la langue, des mythes et de la religion⁴.

L'anthropologie physique se propose d'étudier la nature de l'homme, son histoire et ses variations, elle se subdivise en paléanthropologie, en primatologie, paléoclimatologie, paléoécologie, en génétique des populations, en épidémiologie. L'anthropologie physique s'occupe des ancêtres des hommes, de leurs parentés animales, du milieu où les hommes primitifs ont vécu.

L'anthropologie sociale et culturelle des littératures orales, des mythologies, des systèmes rituels, des rapports hommes/femmes, des systèmes de parenté, des systèmes matrimoniaux, des relations entre les populations et les ressources, de la maîtrise de l'environnement, et de bien d'autres thèmes. Cette discipline se veut la science synthèse de toutes les connaissances sur l'humanité de l'homme en général. Par la comparaison et la synthèse des normes, des discours et des pratiques, elle essaie de découvrir d'autres niveau de réalité, la logique de leurs interrelations et de leurs transformations à partir desquelles l'homme peut modifier son rapport à lui-même et aux autres. Cette discipline construit des modèles de sociétés homéostatiques, supposant des organismes autosuffisants, autorégulés, subsistant sans échanges avec l'extérieur. L'altérité étant la question de fond à laquelle cette anthropologie est arrimée, il en dérivent l'oubli ou l'omission

³ Unesco & J. Habet (Eds.), *Main Trends of Research in the Social and Human Sciences*. Part One: *Social Sciences*, Paris 1970; Part Two, Volume One: *Anthropological and Historical Sciences, Aesthetics and the Sciences of Art*. Part Two, Volume Two: *Legal Science and Philosophy*, Paris 1978; K.W.Deutsch, A. S. Markovits & J. Platt, *Advances in the Social Sciences, 1900-1980. What, Who, Where, How?*, Cambridge 1986; Unesco, *Les sciences sociales dans le monde*, Paris 2001.

⁴ Par ex. E. Cassirer, *An Essay on Man*, Yale 1944 ou A. Gehlen, *Studien zur Anthropologie und Soziologie*, Neuwied am Rhein 1963; Id., *Der Mensch. Seine Natur und seine Stellung in der Welt*, Wiesbaden 1983; *Urmensch und Spätkultur. Philosophische Ergebnisse und Aussagen*, Wiesbaden 1986.

que même les sociétés relativement homogènes et de petite échelle sont ouvertes sur l'extérieur et l'impossibilité de prouver l'existence de besoins et de désirs universels, de conditions nécessaires à l'existence, d'identités entre les sociétés étudiées. Pour ces raisons sa démarche est affectée par l'inaptitude à universaliser les résultats de ses propres enquêtes.

L'anthropologie culturelle et sociale se ramifie en archéologie (étude des époques où l'humanité ne connaissait pas l'écriture), en ethnologie et en ethnographie (analyses comparatives de l'hétérogénéité culturelle des sociétés illettrées, études de groupes humains différents et éloignés de l'observateur, descriptions de systèmes sociaux assez simple pour être compris par un contact direct). L'ethnographie décrit et classe le milieu, les croyances, les coutumes, les institutions, les outils, les techniques, les productions d'une société. L'ethnologie fait la synthèse de ces descriptions, dégage une compréhension générale de la société, essaie de comprendre comment la société est organisée et comment elle élabore son avenir. L'anthropologie, à travers la comparaison ou la mise en relation de divers systèmes (politique, religieux, de parenté, etc.) met en évidence les lois générales.

Les thèmes de recherches sont infinis et couvrent les domaines les plus variés. Les questions de contexte (lieu) et d'enchaînement y restent prédominantes. L'unité vient de la théorie et de la méthode employées pour traiter les domaines. La théorie est le fonctionnalisme et la méthode est l'observation participante. Véritable soubassement de l'anthropologie, le fonctionnalisme représente les cultures, les sociétés, les écotypes comme des systèmes fermés en équilibre, organisés de telle manière que chacune des parties est la condition nécessaire pour l'existence de toutes les autres.

Une autre doctrine, l'évolutionnisme, affirme que l'unité du système socio-culturel est assurée par les déséquilibres. Mais pour exister le système doit se développer, se fondre, se subdiviser, éventuellement se détruire. Ces diverses caractéristiques constituent les phases de son développement. Cette théorie n'est pas incompatible avec le fonctionnalisme puisqu'elle aussi fait valoir la nature globale, non atomique des sociétés, et le fait que chaque partie est une fonction de toutes les autres et réciproquement.

Le structuralisme n'a jamais véritablement contesté le fonctionnalisme. Pour cette doctrine les caractéristiques d'une société sont produites par une transformation algébrique des autres caractéristiques de cette même société. Des règles formelles de combinaison des éléments donnent du sens à l'ensemble. Ceci permet de dégager les structures sous-jacentes à des ensembles de faits différents et de s'interroger sur la nature ontologique de ces mêmes structures, sur les relations entre la méthode empirique et la méthode rationnelle. Le structuralisme prétend à découvrir un ordre dans le désordre, l'unicité des structures dans la diversité de leurs manifestations. Il a étudié surtout les mythes et la parenté, mais il peut s'appliquer aussi aux systèmes politiques et économiques où la recherche des causalités et de l'articulation entre les systèmes est indispensable.

La conjonction du fonctionnalisme et du structuralisme en une seule approche a fait subir à l'anthropologie une double mutation. D'un côté elle s'est attachée à étudier les modalités des transformations advenant dans les sociétés du Tiers Monde et de l'autre à analyser les processus de massification technocratique et de production des différences par les sociétés riches. L'étude du changement social a

permis de prendre en considération les incompatibilités, les contradictions, les tensions inhérentes à toute société, d'identifier les différents modes de production, de relier les conditions matérielles de la production aux systèmes symboliques et aux rapports sociaux. Ainsi on a essayé de briser le cercle qui renvoie le chercheur du symbole à la fonction, de l'évolution à la culture, et de poser plus clairement le problème des représentations et de la rationalité.

Pendant longtemps les travaux des culturalistes américains, de F. Boas sur les Eskimo et sur les Indiens à ceux de B. Malinowski sur les îles Trobriands, de R. Firth sur Tikopia et de Alfred Louis Kroeber sur les Indiens de l'Amérique du Nord, tous fascinés par l'universalité du processus culturel et par la spécificité de chaque ensemble culturel intégré, ont subi l'empreinte de l'orientation psychologique. Dans ce sillon, les culturalistes, surtout ceux de l'École américaine dite « Culture et personnalité » (Ruth Benedict, Margaret Mead, Ralph Linton, Abram Kardiner), ont propagé la thèse que de chaque culture se dégage un style, un *pattern* qui imprègne la formation de la personnalité et influence profondément le comportement des individus. D'autres approches ont fait valoir que culture et société constituent deux perspectives complémentaires d'une même réalité. Elles ont permis d'intégrer la notion d'évolution culturelle dans les recherches des lois de développement des sociétés, dans les études sur le changement socioculturel dans les communautés rurales et urbaines (R. Redfield, O. Lewis, J. H. Steward, C. Arensberg, S. Kimball). L'analyse des bases matérielles des sociétés humaines en relation avec leur adaptation au milieu va renouveler les notions d'adaptation et de contrainte du milieu (Marshall Sahlins) et donner aux archéologues les moyens de reformuler, sur la base des conditions écologiques et techniques des populations, les notions de révolution néolithique et d'évolution. Ainsi ont eu lieu les rencontres de l'anthropologie aussi avec l'ethnobotanique, l'ethnozoologie, la technologie culturelle et l'anthropologie économique.

L'œuvre d'André Leroi-Gourhan est la manifestation la plus notable de cette rencontre. Elle éclaire les systèmes techniques du point de vue de l'articulation entre les objets, les processus et les connaissances nécessaires à leur production, et en révèle la logique sociale et symbolique.

L'anthropologie du la seconde partie du XX^e siècle a été dominée par les œuvres de Malinowski, de Radcliffe-Brown, de Evans-Pritchard et de Lévi-Strauss⁵.

Depuis que les grands repères méthodologiques et les canevas idéologiques des sciences sociales (marxisme, positivisme, empirisme logique) se sont en grande partie érodés, la réaction au structural fonctionnalisme a été fortement accélérée sous l'impulsion de la fin du colonialisme, par la mondialisation croissante des échanges et par les modifications subséquentes des relations entre observateurs et observés. Clifford Geertz⁶ est devenue la figure préminente de ce courant critique, en la matière le recours épistémologique suprême. En s'inspirant de la tradition herméneutique, il prône une anthropologie interprétative, en

⁵ A.R. Radcliffe-Brown, *Structure and Function in Primitive Society*, London 1942; B. Malinowski, *A Scientific Theory of Culture and Other Essays*, Chapel Hill 1962; E. Evans-Pritchard, *Social Anthropology*, London 1957, *Anthropology and History*, Manchester 1961 et *A History of Anthropology Thought*, London 1981; C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris 1968.

⁶ C. Geertz, *Works and Lives. The Anthropologist as Autor*, Stanford 1988.

quelque sorte un art de lire, de comprendre et de rendre compte par l'écriture des significations de ces sociétés lointaines. Ses analyses critiques des travaux des anthropologues « classiques » révèlent les difficultés de l'expérience de terrain et, plus encore, la tension entre la prétention à effacer la distance sur place et l'ambition de la rétablir, radicalement, dans la théorie. Chez Malinowski, le père fondateur de l'observation participante, le défenseur de l'immersion empathique dans la vie locale, l'irritation, l'hésitation et le mépris font partie de sa routine. Chez Evans-Pritchard, l'autre n'est ni inaccessible ni énigmatique, il est à la portée d'un regard rapproché. Dès lors ses récits rapportent des évidences avec une tranquille assurance et avec un style limpide et intensément visuel. Chez Lévi-Strauss « ce qui apparaît est un mythe », celui de la quête impossible de l'autre, dont l'existence, dès lors, ne peut que disparaître derrière l'étude pure et dure des structures invariantes de l'esprit humain.

Geertz, en soulignant la dimension littéraire inhérente à l'écriture anthropologique, en traitant les écrits ethnographiques comme des textes littéraires, cède, certes, à ce relativisme post-moderne où tout n'est que discours mais en même temps il permet de voir comment le savoir anthropologique se produit, de comprendre pourquoi la compréhension des autres n'est que le détour qui mène inévitablement le chercheur à une certaine compréhension de soi, pourquoi à l'œuvre savante s'accrochent des fragments d'autobiographie.

Cette nouvelle anthropologie a fécondé la politologie (ou science politique), discipline dépourvue d'un bloc méthodologique commun et recouvrant des sous domaines disparates. Elle lui a donné la notion de « disposition cérémonielle » du pouvoir, dont l'exercice requiert toujours des pratiques symboliques. Les cérémonies politiques donnent une forme au pouvoir. Cette forme est la source rituelle de la légitimité politique; elle accompagne et redouble les autres sources de reconnaissance, institutionnelles (les lois, la Constitution), répressives (l'ordre, l'armée, la police), participatives (l'exercice du suffrage), ou discursives (le récit des origines d'un pouvoir, le rappel de ses hauts faits, ses gestes). En un sens, la légitimité politique consiste en un consensus sur la forme du pouvoir, sur son apparition rituelle et symbolique.

Une autre notion importante fournie par l'anthropologie à la politologie est celle de « fiction maîtresse ». L'autorité politique ne devient légitime que si elle entre en résonance avec des représentations d'ambition universelle, cosmique même, car la vie politique est surdéterminée par la croyance en des grands récits mythiques.

Cette notion de « fiction maîtresse » provient du « linguistic turn », de cette approche fondée sur la conviction que la réalité textuelle est fondamentale dans tous les savoirs sur la société, que celle-ci peut se lire comme un texte. Les dangers véhiculés par une telle approche sont évidents: ils font des sciences humaines des genres littéraires où quelques « fictions maîtresses » expliqueraient l'ensemble du texte-société.

Les recherches actuelles s'orientent vers un dépassement des contradictions jusqu'ici insurpassées, et ceci grâce à l'interdisciplinarité et à la révision des catégories de la rationalité occidentale nommant et classant le malheur, la maladie, la santé, le normal et l'anormal, les pharmacopées indigènes, les thérapeutiques, les représentations du corps, les conceptions du monde. La symbolique de l'inceste et son efficacité est abordée au moyen des catégories de l'identique et du différent,

supposées universelles. On précise cependant que l'idéologie est déjà dans le symbolisme. Pour cette raison celui-ci instaure toujours des différences au sein du social. L'ordre symbolique et l'ordre social se conjuguant dans une articulation spécifique qui fait la logique d'une société, il en dérive que toute théorie du pouvoir est inextricablement liée à une théorie de la personne, et à une réflexion sur la mort.

A présent l'anthropologie recentre son objet, repense ses concepts et ses catégories, collabore avec la linguistique, se réconcilie avec l'histoire et tente, selon Claude Lévi-Strauss, de « surmonter l'antinomie apparente entre l'unicité de la condition humaine et la pluralité apparemment inépuisable des formes sous lesquelles nous l'appréhendons ».

* * *

[Mars 2003] Le professeur Hamilton, du Département de psychologie de l'Université de Californie à Santa Barbara, citoyen des E.-U., est très connu, en Amérique du Nord, en tant que représentant de l'approche, en psychologie sociale, dite « Social Cognition », et par le nombre considérable de recherches expérimentales sur les relations intra- et intergroupes, sur l'identité sociale, les jugements et les stéréotypes sociaux, les croyances, le développement sociocognitif de l'individu, l'influence sociale, les relations interpersonnelles, etc. Ses travaux théoriques, moins nombreux, essaient de cerner le rôle de la mémoire sociale dans l'élaboration des inférences et de rendre compte des processus grâce auxquels les individus utilisent les informations sociales dont ils disposent.

Les travaux du professeur Hamilton s'inscrivent dans la perspective cognitive et privilégient des méthodes qui tendent à rendre compte du sens que les individus et les groupes sociaux donnent à leurs actions et de leurs perceptions subjectives et intersubjectives de la réalité. L'unique source de régularité réside dans les réseaux neuraux. La régularité est donc intra individuelle, biologique, universelle. L'individu est un être biologique, un organisme fonctionnant selon les lois de la nature humaine. La psychologie scientifique est chargée de les découvrir. La plupart de ces travaux sont orientés vers l'application clinique des connaissances aux divers secteurs de la vie sociale, notamment ceux des relations interethniques aux E.-U.

Hamilton accepte implicitement le paradigme intra individuel de l'« Human Information Processing ». L'individu, a-culturel, a-historique, incorporel, est analysé en tant que système d'élaboration des informations, en termes purement fonctionnels. Le social, dépourvu d'historicité, est la scène sur laquelle les individus élaborent les informations et économisent leurs ressources cognitives. Les opérations de raisonnement, de mémorisation, de mise en forme des informations, les comportements des individus, ont des racines dans les expériences sociales sédimentées à l'intérieur de certains cadres sociaux. Cependant, grâce aux contextes interactifs où se développe la connaissance, les individus appréhendent le réel et ont un accès à la connaissance des pratiques sociales. Les probabilités que cette connaissance soit apprise au contact avec la réalité, ou que son origine se trouve dans les modalités du fonctionnement de l'univers cognitif du sujet, restent néanmoins hautement hypothétiques, même s'il n'est pas illégitime de présumer que le dit sujet cherche des régularités, des invariants, qu'il est en quête de causalités.

Une telle vision ne tient aucun compte du fait que la réalité sociale est une réalité interprétée et symbolique que son objectivité est assurée quand elle est reconnue consensuellement en tant que telle.

Presque tous les travaux d'Hamilton, notamment ceux publiés après 1980, montrent le rôle des groupes sociaux dans les processus de perception individuelle et spécifient les fonctions qui contribuent à former les représentations des objets extérieurs. Mais le groupe est conçu en tant que alter ego semblable à l'ego, pas comme une entité foncièrement différente. Dès lors, réduit le social à l'existence de relations interpersonnelles, l'explication du comportement se trouve à dépendre tout d'abord de facteurs d'ordre subjectifs, voire des sentiments, des valeurs, de la conscience sociale, de l'influence des mass medias, des images symboliques, etc. Bien que ces recherches affichent le souhait d'Hamilton de vouloir découvrir les modalités du fonctionnement cognitif gouvernant les impressions, dans la pratique elles finissent par attribuer une importance prépondérante aux variables émotionnelles, affectives, individuelles dans les relations avec les autres. Ainsi le processus d'inférence devient un mécanisme qui va de la perception sensorielle d'indices à l'attribution de caractéristiques abstraites à un individu ou à un groupe. L'autre n'est qu'un objet de perception. Or celui qui perçoit réalise des inférences sur la personne-objet directement, à partir d'indices, sans passer par des impressions structurantes et totalisantes. La recherche des régularités, l'établissement des typologies, la mise en évidence des facteurs et des dimensions prouvant l'existence d'une structure générale, sont des efforts louables mais ils ne suffisent pas à élaborer une théorie bien formée. Celle-ci ne peut pas se limiter à définir les règles d'inférence, elle doit fournir également des règles de correspondance et surtout ne pas privilégier les causes internes au détriment des causes externes, celles liées aux situations et aux contextes.

La compréhension du mode de fonctionnement des relations interpersonnelles est relativement aisée, cependant les modalités d'articulation entre la structure sociale, les comportements et les vécus individuels demeurent dans ces travaux assez opaques.

Dans les travaux de Hamilton l'individuel et le collectif coexistent, ils ne sont ni solidaires ni inextricablement unis. En l'absence de critères objectifs pour mesurer la diffusion d'une caractéristique psychologique dans une population donnée, il est impossible d'établir les conditions à l'origine d'une ressemblance ou d'une dissemblance entre les individus ou les groupes.

Il faut ajouter que ces travaux décrivent avec éloquence les relations existantes entre les groupes ethniques aux E.-U., comment advient l'accentuation des contrastes dans la perception des stéréotypes sociaux et lors des croisements des appartenances catégorielles. Excellentes sont également les descriptions de certaines dynamiques des stéréotypes perceptifs, de la structure de certains groupes et des propriétés qui en dérivent, bien que ces descriptions ne soient pas étayées par des mesures objectives (par ailleurs difficiles à établir), lesquelles seulement auraient pu indiquer les variations d'une caractéristique à l'intérieur d'un groupe, entre groupes d'individus, et ensuite confronter les variations avec celles perçues par un autre groupe d'individus.

De toutes les recherches d'Hamilton ressort qu'il n'y a pas de lien automatique entre les préjugés raciaux ou ethniques et la discrimination, que les rapports entre les attitudes et les comportements sont complexes, qu'il y a une différence entre

le préjugé exprimé et la discrimination réelle. Cependant ces recherches ne disent pas avec netteté si le préjugé est expliqué par les caractéristiques personnelles des individus porteurs de préjugés ou bien par les situations sociales où se produisent les discriminations. Le rôle des affects, l'impact des corrélations « illusoires » à la base des stéréotypes, la configuration des similitudes et des différences dans les impressions individuelles et dans celles des groupes, sont analysés avec perspicacité et une doigtée exceptionnelle. Les pages consacrées aux rapports de la mémoire avec la mise en œuvre de l'inférence, l'interconnexion existante entre la perception, les représentations mentales, l'usage spontané des typologies en tant que outils pour organiser les informations et pour effectuer les inférences,- ces pages sont admirablement bien construites.

Les méthodes utilisées combinent l'observation et l'expérimentation (variable indépendante et variable dépendante) en vue d'élaborer une théorie opérationnelle, une sorte de mécanique élémentaire pour expliquer un ensemble de faits. Selon cette théorie les stéréotypes et les préjugés sont des perceptions ou des jugements rigides et simplifiés d'une situation de la part d'un individu ou d'un groupe. A la suite d>Allport, Hamilton considère qu'il s'agit d'un procédé d'économie pour ne pas remettre en cause les croyances et la stabilité de l'environnement. Tous les préjugés sont qualifiés de jugements décidés d'avance, sans vérification ni contrôle critique à l'égard d'un autre individu ou d'un autre groupe.

L'apport personnel de Hamilton à la psychologie sociale peut être synthétisé ainsi: décrire comment les expériences sociales d'un groupe (famille, work team, groupe d'amis, ethnie, gender, etc.) entrent dans l'élaboration des actions individuelles. Il s'agit d'une approche, pratiquée avec talent, donnant une place primordiale à l'individuel sur le collectif, à la personne sur le social, en respectant avec intelligence et finesse la traditionnelle relation duale individu-société. Il n'en reste pas moins que cette approche individualiste fait de la psychologie sociale une branche de la psychologie générale et de la société une collection d'individu. Le cognitivisme social, attentif au processus d'élaboration des informations, implique une naturalisation radicale de l'esprit humain (tout doit être ramené à des causalités physico-chimiques, les causes physiques ne produisant que des effets physiques), il maintient une nette séparation entre l'esprit et le système nerveux et accepte le dualisme esprit-cerveau. Enfin, il réduit les dimensions sociales et culturelles des phénomènes à des états précédant ces mêmes phénomènes.

Les travaux sur les préjugés raciaux, sur les discriminations sociales, sur les stéréotypes à la base de la perception de l'autre, ont ouverts des perspectives intéressantes sur la compréhension de phénomènes sociaux, dont l'importance, pour favoriser la coexistence pacifique entre les individus appartenant à des groupes différents, est certaine. En essayant d'identifier les mécanismes sociocognitifs construisant et diffusant les comportements d'étiquetage (labelling) et de discrimination, ces recherches peuvent contribuer à mieux comprendre, et peut-être à limiter, un certain nombre de conflits sociaux contemporains.

* * *

[Mai 2003] Les premiers travaux de Jacques-Philippe Leyens, psychologue belge, ont été consacrés à la perception sociale, et notamment aux techniques pour mesurer les fonctions grâce auxquelles les individus forment les représentations

des objets extérieurs. A la fin des années '70 et aux débuts des années '80, époque pendant laquelle le concept de motivation a été délaissé au profit des enquêtes sur les mécanismes et les facteurs cognitifs, Leyens a entrepris des recherches systématiques sur l'imitations des comportements agressifs et sur les effets de la violence filmée chez les jeunes. Ces recherches de psychologie sociale bien qu'elles empruntent aux doctrines cognitives une bonne partie de l'appareillage théorique employé, arrivent néanmoins à deux constats un peu négligés par ces mêmes doctrines : tout d'abord que l'hypothèse de l'incapacité cognitive des individus n'a aucune confirmation empirique vérifiable, ensuite que la signification donnée à la violence joue un rôle beaucoup plus important que la violence elle-même.

La poursuite de ses études théoriques et de ses recherches expérimentales sur l'agression, sur la violence, sur les conflits entre les groupes sociaux, sur les perceptions et la connaissance que les individus ont des *in group* et des *out group*, sur le rôle des émotions et sur les normes de discrimination, porte tout naturellement Leyens à analyser les diverses formes de catégorisation, c'est-à-dire les processus moyennant lesquels chaque renseignement est simplifié et puis traité individuellement. La forme la plus courante de catégorisation est le stéréotype, au moyen duquel les membres d'un groupe partagent la même vision à propos des membres d'un autre groupe ou de leur groupe d'appartenance. Certes, la catégorisation facilite la vie et l'être au monde des individus, toutefois il n'en reste pas moins que les catégories font appel à une essence biologisante, qu'elles s'appuient sur des symptômes psychologiques, au mieux sur des impressions fondées sur des apparences physiques, sur des stéréotypes, des prénotions, etc. Elles donnent de l'importance aux attributions dispositionnelles de la personnalité et ainsi elles favorisent des explications unilatérales, indifférentes aux causes situationnelles, aux variables véritablement et directement responsables du comportement.

Une revue critique de ces théories, utilisées par les psychiatres et les psychologues au début des années '80, permet à Leyens de mettre en évidence que toutes les approches fondatrices (structurale, dynamique, du champ des forces, de l'autorégulation) présument une conception implicite de la personnalité valorisant surtout l'adaptation primordiale de l'individu à son environnement. Même les travaux de Tversky et Kahneman lui paraissent ignorer que l'individu, dans ses décisions, fait preuve de souplesse et d'efficacité et que dans une relation avec autrui il arrive à mobiliser, au mieux, l'ensemble de ses capacités cognitives.

Leyens est de l'avis que les principales théories de la catégorisation (représentation sociale, script, théories du sens commun) ainsi que les théories implicites et sémantiques de la personnalité simplifient trop la réalité. Ces théories, caractérisées par une certaine perception du rôle des protagonistes et de la situation d'observation, présupposent la conception occidentale de la personne humaine et négligent que le rôle de la personne, dans beaucoup d'autres sociétés, se configure tout autrement. En effet, la personne y connaît des grandes variations selon les cultures, les religions et les structures sociales.

Dans un livre de 1983, Leyens affirme que ces théories implicites fondent la plupart des théories scientifiques de la personnalité. Produites par la sagesse populaire, apprises par expérience, elles fournissent des représentations de ce que sont les autres et de leur mode de fonctionnement. Sans ces *a priori* la connaissance d'autrui serait impossible et aucune inférence à propos de la personnalité,

d'individualités particulières, ne pourrait être effectuée. Pour cela la personnalité n'est qu'une construction hypothétique inférée de ce qu'un être humain dit ou on ne dit pas, de ce qu'il fait ou on il ne fait pas. Les inférences permettent de présumer l'existence chez l'humain d'une structure relativement stable d'éléments caractéristiques. Telle spécificité fait que cet être humain-là ne peut pas être confondu avec quelqu'un d'autre et que son comportement est prédictible dans des situations courantes.

Sur cette base Leyens affirme que les théories « scientifiques » ne font que reproduire les théories implicites de la personnalité cristallisées dans notre système culturel où la croyance du rapport entre certains traits physiques et psychiques est tellement puissante que rien n'arrive à la déstabiliser. Les unes et les autres, extrêmement résistantes aux changements, donnent de l'ordre et de la stabilité aux interactions sociales quoiqu'elles mettent en évidence un seul aspect de l'expérience humaine, l'aspect configurable notamment au moyen des stéréotypes sociaux. Si elles n'arrivent pas à saisir la capacité d'inventer, la spontanéité et les façons d'interagir, si dans les unes et les autres le langage joue un rôle majeur de ce que les comportements réels devraient jouer, cela n'est qu'une contrainte imposée par les facteurs sémantiques.

Leyens oublie que sans l'utilisation systématique des théories scientifiques de la personnalité il serait impossible d'expliquer et de valider les règles d'inférence. En plus, ces dernières permettent une représentation de la causalité qui justifie, à la fin, l'inférence.

Ayant rapporté les théories « scientifiques » de la personnalité aux théories implicites du sens commun, ayant constaté que la personnalité n'est pas une entité atemporelle, que certaines de ces théories sont correctes ou socialement utiles tandis que d'autres sont erronées mais sans grandes conséquences, Leyens pose la question : Est-il possible de modifier ou changer ces théories ?

L'historique de certaines de ces théories (« scientifiques » et « implicites ») lui fait dire que la personnalité, insensible aux fluctuations momentanées, est assurément tributaire des circonstances historiques. Uniquement un nouveau contexte socioculturel arrive à façonner un autre habitus mental. Certes, cela reste largement inconscient ou opaque pour les agents sociaux, cependant les processus de jugement, garantis par des critères de validation sociale, fonctionnent pleinement à l'occasion d'interactions et d'interrelations réputées « jugeables ».

Leyens insiste sur le fait que l'action et les réactions de l'agent social tiennent toujours en compte la relation à autrui et la nécessité de protéger prioritairement le groupe d'appartenance. Dans cette perspective il est indispensable d'analyser l'usage que l'on fait des stéréotypes dans la vie quotidienne plutôt que de continuer à les étiqueter en tant que discriminatoires, illogiques, irrationnels, immoraux.

Les dernières recherches de Leyens visent à élaborer une théorie de l'*infrahumanisation*. Celle-ci a pour but de conceptualiser le penchant des hommes, en situation conflictuelle grave, à percevoir et à considérer l'ennemi moins humain qu'eux-mêmes. La mutation de l'ethnocentrisme en « essence » métamorphose les sentiments en émotions, des caractéristiques humaines en caractéristiques animales. Les articles consacrés à l'*infrahumanisation* semblent, pour le moment, relever davantage de la spéculation que du constat empirique. Les vérifications effectuées à partir des effets différentiels des normes de non discrimination

(« color-blindness » et « color consciousness ») n'apportent aucune clarification substantielle à cette problématique.

Leyens, avec d'autres, a montré que les doctrines psychologiques ne sont rien d'autre que la mise en forme discursive de conceptions culturelles, d'expériences socialement déterminés. Avec d'autres, il a travaillé afin que la vision de la psychologie dominante soit plus ouverte aux déterminants historiques et sociaux. Avec d'autres, il a contribué au développement de la psychologie sociale européenne pour laquelle le lien individu-société prime sur la dichotomie individu-société.

A Leyens revient le mérite d'avoir créé en Belgique un centre de recherche en psychologie sociale d'une excellente qualité et d'avoir contribué à la diffusion des doctrines de l'Ecole européenne de psychologie sociale en les soumettant à des vérifications rigoureuses. Ses travaux sur les théories de la personnalité montrent le rôle des expériences sociales et des facteurs historiques dans l'adaptation des individus à l'environnement, dans la formation de leurs capacités cognitives, de leurs impressions, des modèles pour établir les relations intergroupes. Ses contributions à l'étude de l'agressivité, de la violence, de la stigmatisation, de la discrimination, ont contribué à donner à la psychologie sociale européenne une identité très forte et à la recherche universitaire belge des contours spécifiques.

* * *

[Août 2003] Né à Braïla, en Bessarabie, naturalisé Français, Serge Moscovici quitte, en automne 1947, la Roumanie. Après des courts séjours en Autriche et en Italie, il s'établit, en 1948, à Paris où il exerce divers métiers et entreprend des études universitaires à la Sorbonne. Dans la *Chronique des années égarées. Récit autobiographique* (1997), Moscovici analyse, de manière éblouissante, des expériences terrifiantes, rapportées néanmoins avec compassion, franchise et perspicacité. Ce récit fait entrevoir la naissance et la formation d'une méthode d'analyse très originale et de théories psychosociologiques fondamentales. Il nous fait également découvrir la genèse des doctrines sur le rôle de la communication langagière et iconique pour la formation et la transmission de la pensée sociale, sur le rôle des phénomènes linguistiques et sémiotiques impliqués dans le fonctionnement intersubjectif de la pensée spontanée, en somme les processus de production et de reproduction du sens commun.

Avec sa thèse de doctorat d'Etat ès lettres, consacrée à la représentation sociale de la psychanalyse (*La psychanalyse, son image et son public*, 1961), Moscovici explique comment le grand public se représente cette discipline, la modèle et en constitue l'image. La méthode utilisée permet de saisir les modèles psychologiques latents, moyennant lesquels, dans une société donnée, les individus pensent leurs expériences et leurs conduites. Ces modèles sont dénommés les « représentations sociales » et sont utilisés aussi pour critiquer la doctrine selon laquelle l'idéologie influence le monde mental, la culture des masses, la société. Pour Moscovici, un savoir scientifique ou technique devient partie intégrante d'une culture quand il subit une sorte de transformation logique, linguistique et culturelle, quand du domaine des spécialistes il passe dans le domaine du sens commun et s'incorpore dans la pensée ordinaire. Mais si les théories scientifiques sont à la fois des créations de la réalité et des conceptions de l'esprit humain,

comment les recherches individuelles et les recherches collectives s'articulent entre elles? Une telle question se retrouve au cœur même de tous les autres travaux de ce chercheur.

L'enquête sur l'image de la psychanalyse est suivie par une série d'autres recherches de terrain, dont les plus marquantes sont *Reconversion industrielle et changements sociaux* (1961) et *Modernisation des mines. Conversion des mineurs* (1962). Elles analysent les difficultés pour des ouvriers adultes de passer d'un type d'activité à un autre, d'un système technique traditionnel à une industrialisation aux effets incompréhensibles à la plus part d'entre eux. Le monde du travail est éclairé par l'exploration de la vie personnelle des ouvriers, de leur façon de s'inscrire dans le tissu de la communauté, dans l'histoire. La recherche sur la Chapellerie de l'Aude de 1961 révèle aussi que les villageois ont des pratiques contraceptives, qu'ils sont politiquement progressistes mais demeurent indifférents aux conflits de classes. L'organisation sociale locale fait que les transformations et les changements techniques renforcent les aspects traditionnels de la vie de la sorte qu'ils ne sont pas vécus comme s'il s'agissait de ruptures. La recherche met, en outre, en évidence l'importance des minorité ou des groupes dans les processus de changement social. La recherche sur les charbonnages dans le Midi oblige Moscovici à mettre au point des instruments de mesure, des échelles pour ordonner les questions, pour calculer la différence entre une échelle fournissant des informations et de la redondance et une autre apportant moins d'informations et moins de redondance. Il publie alors une série d'essais remarquables sur les méthodes propres aux enquêtes sociales, sur l'analyse hiérarchique, sur les techniques de construction des échelles, sur la théorie de l'information pour mettre au point des quasi-échelles et des échelles d'attitudes, sur l'analyse factorielle, dimensionnelle, non paramétrique et sur des questions relatives aux techniques d'enquête. Ces outils techniques, illustrés magistralement, évalués à la lumière des résultats obtenus en des divers champs disciplinaires, sont présentés afin qu'ils puissent servir aux chercheurs de terrain, généralement peu experts des procédures de formalisation. Les avantages théoriques et pratiques du langage mathématique pour les sciences de l'homme et de la société, sont présentés clairement et d'une façon magistrale dans l'essai intitulé *Pourquoi les mathématiques?*

Dans les travaux de la fin des années '60, Moscovici approfondit les problématiques théoriques abordées avec ses premières recherches. De quelle façon la connaissance commune alimente la connaissance scientifique, comment la connaissance scientifique transforme la connaissance commune et quel est le rôle des systèmes de communication dans cette transformation? Quelles sont les relations entre la nature et les sociétés humaines, des hommes face à la culture, à la nature en tant que pré condition de la vie? Quel est l'état de la science à une époque donnée et sa façon d'envisager ses relations à la Nature?

Les études retraçant la controverse entre Torricelli et Baliani, reconstruisant les principales étapes de la mécanique pré galiléenne ou les discussions autour de la théorie du mouvement de Michele Vano, ou encore les origines de la mécanique quantique, montrent quelles réponses, dans le passée, on a donné à ces questions. Parmi ces études *L'expérience du mouvement. Jean-Baptiste Baliani, discipline et critique de Galilée* (1967) occupe une place de choix. Cette recherche, basée sur une documentation surtout manuscrite conservée à la Bibliothèque Ambrosienne

de Milan, révèle combien incertains étaient, au XVI^e siècle, les rapports entre les expériences et la théorie, contradictoires les façons d'envisager les rapports à l'univers. Un exemple éloquent est offert, précisément, par les travaux du patricien génois Baliani, né en 1582, à qui on doit une première formulation du principe d'inertie, les premières expériences du thermomètre et ses applications sous le vide. Significatives de l'état de la science à l'époque sont ses discussions avec Galilée, à propos de l'application du modèle mécanique aux problèmes du flux et du reflux des marées, modèle fondé sur l'hypothèse erronée que la lune n'exerce aucune influence sur les marées. La construction théorique de Baliani, conciliant Copernic avec Ptolémée, postule, par contre, que le monde tourne autour de la lune, qu'en conséquence celle-ci exerce une influence mécanique sur les marées. Avec ce travail Moscovici démontre qu'il est difficile d'indiquer le moment précis où une invention est formulée, que l'on sait des choses avant de les nommer, qu'il y a une utilisation de la science avant qu'elle ne soit reprise, théorisée et modélisée par les savants. Après avoir énoncé ces principes, il ébauche une théorie de l'évolution de la science et de la technique et montre qu'au travers d'elles on crée de la nature, des connaissances et des savoirs-faire, des « extra ressources ».

Cette théorie est davantage étayée dans *l'Essai sur l'histoire humaine de la nature*, paru en 1969 ; où son auteur écrit : « [...] la société est continuellement sortie de la nature, qu'il y a passage incessant de l'une à l'autre. Tous les jours, nous recréons leurs différences et nous déplaçons leurs frontières. Aucune partie de l'humanité, à aucun moment, n'est plus proche ni plus éloignée d'un état de nature, ni dans le passé primitif, ni dans l'avenir évolués ». Le savoir et la façon de voir le monde ne sont pas hiérarchisés. Il n'existe pas de savoir et de technologies qui puissent nous arracher au déterminisme du monde naturel. La nature n'est pas l'environnement, elle est toujours un rapport.

La question naturelle est à nouveau abordée dans *La société contre nature*, 1972. Le passage du stade de la sauvagerie (ou de l'animalité) au stade de la domestication, est analysé à la suite des théories structuralistes du tabou de l'inceste, du rôle qu'elles attribuent à cette interdiction dans nos sociétés, à l'existence des structures familiales, aux structures de communication linguistiques. Pour Moscovici lorsqu'on cherche le rapport du monde humain au monde animal, le trait distinctif entre l'homme et l'animal, on néglige souvent que le monde animal est aussi un monde social, que le social est une donnée fondamentale dans le monde naturel. Des espèces animales, et en particulier les singes, ont une culture propre. Il y a eu humanisation lorsqu'on est passé des cultures des primates aux cultures humaines, lorsqu'on a transformé les formes de vie, les relations et les règles de comportement. Une réflexion nouvelle sur les concepts de société et de nature, sur l'évolutionnisme et le zoomorphisme, est ainsi amorcée, des nouveaux horizons ouverts, des problèmes anciens reformulés.

Cette réflexion est poursuivie dans *Hommes domestiques et hommes sauvages*, 1974, où sont étudiés, à l'aide de l'ethnoscience, de l'ethnozoologie, l'ethnobotanique, l'ethnobiologie, les rapports entre la nature et la culture ainsi que les rapports humains et sociaux instaurés par la civilisation industrielle. Le livre est une critique sévère de l'anthropologie symbolique et du marxisme jugés inaptes à comprendre que les théories et les idées, pour s'intégrer dans une culture, doivent, préalablement, devenir partie prenante du sens commun. D'autres approfondissements anthropologiques, politiques et socioculturels se trouvent égale-

ment dans *Le ré enchantement du monde. Une écologie politique* (2002) et dans *De la nature. Pour penser l'écologie* (2003).

Ces travaux vont permettre à Moscovici de mieux asseoir sa conception de la psychologie sociale, non plus une spécialisation de la psychologie générale, mais une discipline pont entre différentes branches du savoir jusqu'ici séparées. A la place des traditionnels thèmes de recherches en vogue dès 1950 (Attitudes, Influence sociale et conformisme, Comportements et Décisions de groupes), Moscovici, dès la publication des manuels *Introduction à la psychologie sociale* (1973) et *Psychologie sociale* (1984), privilégie les représentations sociales, l'influence sociale minoritaire, les décisions collectives, la psychosociologie de la connaissance. Son approche valorise le social en tant que élément constitutif des processus cognitifs, l'interdépendance du niveau micropsychologique individuel et du niveau macrosocial. A l'encontre de la tradition behavioriste et positiviste, notamment celle des chercheurs américains, il fait valoir que l'individu est un acteur de la vie sociale, agissant avec les autres, dans un monde de significations. Pour comprendre le sens des actions, la connaissance des règles ne suffit pas. Il faut connaître comment les individus organisent leurs expériences dans l'environnement social, comment se développent les dynamiques situationnelles entre les individus, leurs niveaux d'insertion sociétale, les croyances, les valeurs, les idéologies, en bref les processus d'organisation de la vie sociale. Le comportement individuel est foncièrement social puisqu'il se réalise grâce aux échanges et aux négociations des significations, à la fabrication des connaissances. Comme alternative aux doctrines holistes (primauté du social) et aux doctrines individualistes (primauté de l'individu), Moscovici rejette la classique relation binaire sujet objet et propose son remplacement par une relation à trois termes : sujet individuel (Ego), sujet social (l'Autre), l'objet. L'explication doit tenir compte des liens entre l'individuel et le collectif, entre le sujet et le système, en leurs genèses, structures et fonctions. Les initiatives et les choix, les possibilités d'action sont les produits des interactions avec les autres, avec les familles, les institutions, les catégories socioprofessionnelles, en somme avec l'environnement social et naturel.

Cette théorie des représentations sociales (RS) fait de la psychologie sociale européenne une alternative, tant théorique que méthodologique, à la psychologie sociale américaine. Les RS sont des systèmes de catégorisation d'aspects du monde, propres à une culture donnée à un moment donné. Ils en favorisent, pour les membres de cette même culture, l'appropriation cognitive collective et leur fournissent une guide pour l'action. La théorie des RS ramène au centre des processus mentaux individuels les processus sociaux et communicationnels entre les groupes et les catégories sociales (*Social Représentations. Explorations in Social Psychology*, 2001). Les RS se construisent socialement en fonction des phénomènes importants pour l'expérience partagée par la collectivité, même si sur le sens de ces phénomènes il n'y a pas d'identité de vue parmi les différents sous-groupes et les différents acteurs sociaux ; elles se construisent dans la vie des groupes, dans les conversations et les échanges qui les fondent ; leurs origine se trouve dans le besoin propre à chaque acteur social de donner un sens aux phénomènes inattendus qui mettent en crise les certitudes de la routine quotidienne. En d'autres termes, elles reflètent certaines pratiques sociales et déterminent l'apparition des nouvelles.

Le livre *Psychologie des minorités actives* (1979) est l'aboutissement d'années de recherches expérimentales en laboratoire. En montrant de quelle façon des

minorités arrivent à changer les opinions, les manières de faire et de penser des grands ensembles sociaux, son auteur élabore une théorie bien formée de l'influence sociale. Celle-ci rend compte des mécanismes facilitant aux hommes le changement de leurs conceptions et perceptions de la réalité, de leurs comportements, et comment, malgré la pression énorme qu'exerce la société pour les obliger à se conformer au modèle général, aux opinions suggérées par un groupe, par les mass media ou par un personnage doté de pouvoir et de prestige, les minorités et les déviants non seulement résistent mais arrivent même à créer des nouvelles façons de vivre, de penser et d'agir, obligeant de ce fait la majorité à les accepter. Une minorité apparaît lorsque les normes de la majorité deviennent vagues ou connaissent un affaiblissement du consensus. Les minorités actives, pour avoir une influence et transformer la société, doivent se définir par elles-mêmes, d'après leurs propres références, pas d'une manière négative par rapport au groupe majoritaire. Pour cette raison, elles doivent disposer de modèles normatifs, d'une conception des choses et d'elles-mêmes déterminant les comportements, la capacité d'affronter le conflit (moteur du changement) avec la majorité; elles doivent refuser les compromis et exprimer les opinions de manière cohérente, répétitive et sans concessions. Les expériences de laboratoire montrent que l'influence de ces minorités sur les changements de comportements manifestes est nulle, tandis qu'elle est forte sur le plan latent en suscitant des conflits aux répercussions psychologiques sur les opinions. Ces minorités peuvent activer le mental et l'affectif des gens, elles ne peuvent pas leur imposer de solutions, mais tout au plus les aider à y parvenir par eux-mêmes.

Selon Moscovici, l'historique du Mouvement de libération des femmes et des Mouvements écologiques révèle que leur influence directe a été relativement faible tandis que leurs idées, après une période d'incubation, se sont largement répandues.

Avec *L'Age des foules. Un traité historique de psychologie des masses* (1981 et 1991) est proposé une reconstruction historique et théorique de la psychologie des masses. Cette discipline, souvent ignorée, a pourtant façonné notre modernité au même titre que l'économie politique. Moscovici procède à une analyse critique du système d'idées constituant la psychologie des foules en discipline cohérente. Les travaux de ses trois plus grands théoriciens, Gustave Le Bon, Gabriel de Tarde et Sigmund Freud, sont finement analysés ainsi que les trois questions auxquelles ils ont essayé de répondre: Qu'est-ce qui fait agir les masses? Quels hommes sont leurs meneurs et d'où tirent-ils leur puissance? Comment les individus sont-ils entraînés dans les processus de masse? Cet ouvrage illustre les méthodes que la psychologie des foules préconise pour le gouvernement des masses ainsi que leur application, à partir d'exemples empruntés à l'histoire du XX^e siècle, un peu partout dans le monde. L'ouvrage fait également entrevoir l'expansion des foules en Amérique latine, en Afrique et en Asie et se termine ainsi: «Si la perspective de l'âge des foules est vraie, alors ce livre, consacré à une science classique et à notre passé récent, permettra à ceux qui voudront garder les yeux ouverts de déchiffrer quelques-uns des traits de l'avenir. Un avenir qui est déjà commencé.»

La théorie des RS ainsi que celle des processus d'influence minoritaire sont reprises dans *La machine à faire des dieux. Sociologie et Psychologie* (1988; *The Invention of Society*, 1993) où la question de la croyance et de ses rapports avec la

démonstration rationnelle est à nouveau examinée à la lumière de la question : Pourquoi explique-t-on les phénomènes sociaux par d'autres phénomènes sociaux et les phénomènes individuels par des causes psychiques ? Il est vrai que les éléments subjectifs, les émotions et les capacités mentales des individus ne déterminent pas la vie en commun, cependant la psyché individuelle est totalement redevable à la société, aux relations entre les hommes et les institutions. En effet, c'est cela à déterminer le contenu et la structure des façons de penser et d'agir de tout un chacun. Mieux, selon Moscovici : « Leurs manière de raisonner, les phrases qu'ils forment, et les habitudes qu'ils ont de marcher ou de sentir proviennent du monde social et y sont incorporés. Que ce soit par tradition ou par apprentissage, elles deviennent des dispositions personnelles, une fois reprises du fond commun. » Tout ce que advient dans une société a son origine dans les passions, dans les sentiments, dans un amalgame d'intérêts et de pensées. Les créations religieuses, politiques et culturelles, qui président à l'être et à l'agir ensemble, sont les produits de sentiments cristallisés en croyances puissantes. Si la démonstration d'une vérité ne pousse pas à l'action, si pour faire agir quelqu'un il faut transformer une idée en croyance, l'*enraciner* dans la forme de pensée des masses, la rendre irrésistible en la faisant devenir inconsciente, alors il ne faut pas détacher les causes sociales des causes psychiques. La vie sociale est faite de passions (charisme, sacrifice, effervescence, communauté, révolution, etc.). Ces passions gouvernent les mouvements, les crises, les phénomènes où les causes sociales et les causes psychiques se fondent et se confondent. Dès lors il est impératif de ne pas les séparer. Les croyances ne disparaissent jamais. Certaines formes de croyance, religieuses et autres, peuvent s'éteindre, mais la croyance en tant que ciment de la vie collective est éternelle. Aucune vie collective n'est possible si elle n'est pas soutenue et vivifiée par la croyance en son être et en son devenir. Les systèmes de croyances et les modèles culturels sont organisés par les groupes sociaux en représentations sociales, en constructions de la réalité et raisonnements partagés au fil des interactions quotidiennes. La destinée des hommes s'inscrit dans les rapports avec les autres, avec la nature, et évolue à travers les différentes formes d'organisation sociale. Dans le cadre de cette construction théorique, les pages consacrées à Durkheim, Mauss, Weber et Simmel sont d'une finesse interprétative exceptionnelle.

Le livre *Dissensions et Consensus. Une théorie générale des décisions collectives* (1992) montre que le consensus n'est pas le résultat d'un accord dirigé vers le compromis, la modération rationnelle, le contrôle des informations. Il ne vise pas à éliminer les conflits mais plutôt à transformer les mentalités/identités individuelles et des groupes, à les réaliser moyennant la participation active, des individus et des groupes, aux processus décisionnels collectifs finalisés à la production du consensus. Au paradigme *Risky Shift* on oppose celui de *Group Polarization*. Selon cette doctrine les effets de polarisation dans les décisions collectives de groupe explicitent les mécanismes sociogénétiques qui relient les modalités d'interactions sociales et les changements individuels dans les jugements, les évaluations et les perceptions.

Serge Moscovici travaille actuellement sur l'antisémitisme et le racisme. Il essaie d'aller au delà des limites de la tradition de recherche strictement cognitive et d'éclairer les questions suivantes : Pourquoi l'antisémitisme discrimine-t-il et le racisme extermine-t-il ? Comment l'antisémitisme peut-il être racisme ?

Dans un univers de plus en plus englobant, caractérisé par des rapports à la nature, aux autres et aux savoirs très compliqués et complexes, dans un monde lié par des phénomènes d'accélération, de sophistications technologiques et d'échanges économiques permanents, dans un monde où la multiplication des conflits locaux est persistante, que faire afin que la civilisation technicienne obsédée par l'économie ne bouleverse plus, et de manière si contraignante, les traditions, les rapports entre les peuples, la participation des citoyens aux décisions culturelles, à ce à quoi ils appartiennent ?

Ces interrogations laissent prévoir l'application des théories de la psychologie sociale aux problèmes de la mondialisation, de l'agir politique, aux grandes questions philosophiques et politiques actuelles.

En conclusion, les travaux de Moscovici se caractérisent par leur grande nouveauté ; ils ont bouleversé les paradigmes canoniques de la discipline, renouvelé ses méthodes de recherches et ses orientations, créé une tradition européenne en psychologie sociale dont l'originalité et les apports scientifiques et culturels sont reconnus même par les chercheurs partisans de la « Social Cognition ». Dans les sciences de l'homme et de la société d'aujourd'hui Serge Moscovici occupe désormais la place d'un Maître éminent, celle même que – jusqu'à la fin des années '60 – a été de Jean Piaget.

Fondateur de l'Ecole européenne de psychologie sociale, auteur d'une œuvre singulière et audacieuse, ses travaux ont renouvelé les méthodes et les orientations de la discipline. Ses théories des représentations sociales, de l'influence sociale des minorités actives, de la pesée des groupes dans les décisions individuelles et collectives, du consensus et des conflits, ont ouvert des perspectives nouvelles, susceptibles de rénover et de renforcer la collaboration interdisciplinaire, la réflexion épistémologique contemporaine, la compréhension des relations entre les hommes, les institutions sociétales et l'histoire humaine de la nature.

* * *

[Octobre 2003] Avec l'Acte de médiation du 19 février 1803, Bonaparte contribue à la fin de la guerre civile qui déchire la République Helvétique et ainsi à la naissance de la Suisse moderne. Une telle intervention rend encore plus difficile à cerner l'image de cette personnalité, à la fois aventurier et despote autoritaire, jugé par Guglielmo Ferrero (*Aventure. Bonaparte en Italie, 1796-1797*) un mauvais politicien, un violeur des lois morales, le créateur d'un gouvernement illégitime (*Pouvoir. Les génies invisibles de la cité*) à l'origine de tous les régimes révolutionnaires. La peur l'aurait poussé à pratiquer la violence selon un crescendo toujours plus cruel, à bouleverser l'équilibre européen dès la descente de son Armée en Italie, avec le Traité de Campoformio et la cession de Venise à l'Autriche.

Un tel jugement mérite d'être nuancé. L'action politique de Bonaparte est contradictoire mais aussi à l'origine de conséquences paradoxales. Stendhal l'a bien perçu lorsque, dans *La chartreuse de Parme*, il écrit qu'avec les arrivées imprévues des armées françaises «[...] bientôt surgirent des mœurs nouvelles et passionnées. Un peuple tout entier s'aperçut, le 15 mai 1796 [sc. entrée dans Milan de Bonaparte], que tout ce qu'il avait respecté jusque-là était souverainement ridicule et quelques fois odieux. [...] exposer sa vie devint à la mode ; on vit

que pour être heureux après des siècles de sensations affadissantes, il fallait aimer la patrie d'un amour réel et chercher les actions héroïques.»

Les républiques italiennes se multiplient: la première République Cispadane vit de 1796 à 1797, la première Cisalpine de 1797 à 1799, la seconde de 1799 à 1801; la République Italienne de 1802 à 1805 tandis que le Royaume d'Italie de 1805 à 1814, sans oublier la République de Ligurie, proclamée en 1797, la Romaine en 1798, la Napolitaine en 1799 et toutes les autres.

Pendant ces 69 mois de domination française il y a eu, en Italie, deux révolutions, une contre-révolution, plusieurs coups d'Etat, quatre régimes qui bouleversent les lois, les systèmes fiscaux, les bureaucraties et les vieilles administrations. Selon Stendhal: «[...] Après ces deux années de folie et de bonheur, le Directoire de Paris, se donnant des airs de souverain bien établi, montra une haine mortelle pour tout ce qui n'était pas médiocre. [...] Alors commença cette époque de réaction et de retour aux idées anciennes [...]». «[...] Cette époque de bonheur imprévu et d'ivresse ne dura que deux petites années; la folie avait été si excessive et si générale, qu'il me serait impossible d'en donner une idée, si ce n'est par cette réflexion historique et profonde: ce peuple s'ennuyait depuis cent ans.»

Ces républiques «sœurs» furent dotées d'institutions plus ou moins calquées sur les chartes constitutionnelles françaises, lesquelles, on le sait, pour Bonaparte avaient moins d'importance que les codes.

Carlo Ghisalberti est assurément un connaisseur perspicace et érudit des péripéties constitutionnelles italiennes. Ses nombreuses études sur les constitutions jacobines, sur les institutions des Etats d'avant l'Unité, sur divers aspects du droit public, font autorité chez les spécialistes. Sa communication éclaire l'histoire des constitutions au moyen du fonctionnement des appareils institutionnels, de la composition de la classe dirigeante, des partis politiques; elle transforme ainsi l'histoire du droit en histoire globale. Après avoir donné un panorama précis de la variété de débats constitutionnels dans les Etats de la Péninsule avant l'arrivée des Armées de la Grande Nation, la communication démontre de quelle façon les modèles d'Etat et d'organisation politique fixés dans les constitutions de 1793 et de 1795 vont devenir les références dominantes, voire les passages obligés pour l'instauration de la démocratie et pour la modernisation de la société. Avec maestria il nous est expliqué pourquoi les principes constitutionnels n'ont jamais été appliqués dans les républiques jacobines et comment, après le coup d'Etat de 1799, tout changea profondément, sauf à Gênes. Des pouvoirs exceptionnels sont attribués à des commissions spéciales et aux commandements militaires. Néanmoins les débats et les controverses constitutionnels ne s'arrêtent pas pour autant. La charte constitutionnelle de la Cisalpine du 27 août 1800 en est la réalisation la plus significative, nonobstant son rejet sans appel de la part de Bonaparte. Ghisalberti admet que la période de la domination française a favorisé la modernisation de la société italienne.

Thierry Lentz, dans son *Grand Consulat* (1999) et dans sa *Nouvelle histoire du premier Empire* (2003) a bien décrit la période 1804-1810 et 1810-1815 et a montré combien la construction politique, personnelle du Grand Empire, des 130 départements français de Hambourg à Rome, des royaumes de famille et des confédérations protégées, était artificielle, mais aussi que l'œuvre institutionnelle et sociale de stabilisation et de fusion de l'héritage monarchique dans celui de la Révolution est remarquable. Les conquêtes du Consulat et de l'Empire, pour

éphémères qu'elles aient été, ont influencé, en effet, le long terme de la culture, des institutions et des sociétés civiles d'une bonne partie de l'Europe. Pour sa part, Jaques-Olivier Bourdon, dans *Napoléon et les cultes. La religion en Europe à l'aube du XIX^e siècle* (2003), a démontré que l'application à des degrés divers de la politique du Concordat signé par Napoléon avec le pape Pie VII en 1801, de l'Allemagne à l'Italie, a marqué les débuts d'une laïcisation à la française des Eglises européennes, de la sécularisation des Couvents à l'encadrement plus ou moins vigoureux du clergé séculier. En remettant en question le pouvoir spirituel du pape, Napoléon a placé involontairement la religion au cœur du conflit qui l'a opposé à une partie de l'Europe, il s'est éloigné du pluralisme religieux et de la pacification réussie du Consulat.

Pour Bonaparte « la manière d'exister de la Suisse est entièrement à la sûreté » de la France, de la Savoie et du Milanais. En 1960 P.L. Zaeslin, *Die Schweiz und der Lombardische Staat im Revolutionszeitalter, 1796-1814*, a montré combien les rapports entre ces Etats étaient à la fois forts et compliqués. Certes, l'Acte de Médiation fit jouir à la Suisse, selon le Landammann Monod « dix à douze ans de calme et de bonheur au milieu de l'Europe en feu », néanmoins il ne modifie pas la nature des rapports avec les Etats voisins.

Les situations du Valais, de Neuchâtel et de Genève restent pourtant en suspens.

Silvia Arletta reconstruit l'histoire de la République du Valais de 1802 à 1810. Détaché de la République Helvétique, le Valais est proclamé, en 1802, Etat indépendant sous la protection de la France, de la Suisse et de la Cisalpine. Il devient une république unitaire, relativement centralisée par rapport aux institutions de l'Ancien Régime, dotée d'un régime représentatif indirect, constituant « un ensemble hétérogène aux intérêts antagonistes entre notables et masse, entre bourgeois et habitants qui traduit les limites de l'intégration politique. » Compromis entre l'ordre ancien et la modernité, le Valais s'engage avec prudence dans la révision des franchises, des privilèges, des us et coutumes des collectivités locales, dans la modernisation des droits civiques, du statut des étrangers et des naturalisations. Les Français déplorent la lenteur de ces processus, le laxisme des pratiques gouvernementales et l'opiniâtreté avec laquelle on veut sauvegarder les droits des « communiens actifs ». Cependant pendant ces huit ans les idées de progrès, de liberté et d'égalité font du chemin. Elles se concrétisent dans la Constitution de 1839 et trouveront leur consolidation définitive lors de l'adhésion à l'Etat fédéral de 1848.

Tout en reconnaissant que la décennie révolutionnaire a donné un langage et une grammaire nouveaux au droit public européen, il faut ajouter qu'elle n'a pas produit les mêmes effets partout. En effet, Neuchâtel a échappé complètement aux turbulences de la période. Son isolationnisme, ses distances par rapport à la politique suisse, lui font percevoir la République Helvétique comme un monstrueux épouvantail. La pratique d'une neutralité attentive vis-à-vis de ses voisins, la méfiance et la prudence devant les changements sont les fondements permanents de la Principauté.

Philippe Henry, fin connaisseur de l'histoire de sa République et Canton, dans des nombreux travaux a décrit admirablement l'« exception », la singularité neuchâteloise dans l'Europe napoléonienne. Ce chercheur a révélé pourquoi dans la Principauté l'Acte de Médiation n'a exercé aucune influence ni eu des réper-

cussions. Le conservatisme et l'immobilisme continueront à survivre et à prospérer même après 1806, lorsque Napoléon procédera à l'annexion indirecte de Neuchâtel et l'attribuera en tant que fief héréditaire d'Empire au maréchal Berthier. La description des institutions, des pratiques politiques, des groupes de pression, de la culture et des attentes de la classe dirigeante locale, montre clairement pourquoi le système politique neuchâtelois ne pouvait pas évoluer. Il faudra attendre 1814 pour amorcer la modernisation de la société et de son système politique et administratif.

Le 26 avril 1798 Genève est incorporée à la France. La République restera française jusqu'à 1813. Pendant cette période foisonnent les initiatives, les innovations, les réformes mais également les difficultés. Elles sont très bien décrites par le professeur Michel Porret, fouineur d'archives, fureteur de documents non conventionnels, parfois insolites, lecteur perspicace des grands auteurs du XVIII^e siècle. Ce chercheur de talent nous décrit le contexte socio-historique genevois à la veille de l'annexion française et après l'annexion française du mois d'avril 1798. Après 272 ans d'indépendance, Genève perd sa souveraineté, son identité politique et culturelle; elle est intégrée au Département du Léman et devient une ville de garnison. Soumise au régime préfectoral dès le 30 mars 1800, elle en sera libérée au mois de décembre de 1813. Pendant ces quinze ans d'occupation française, un régime policier est mis en place, la citoyenneté confessionnelle est fortement secouée, les privilèges tombent sous la poussée des impératifs de l'égalité et de la fraternité. Le républicanisme aristo-démocratique de 1713 doit désormais faire le compte avec l'universalisme révolutionnaire, avec le libéralisme du progrès graduel et le radicalisme démocratique. L'occupation française, ici aussi, est une contribution puissante à la modernisation de la société.

Les 13 anciens cantons et les 6 nouveaux, la Confédération au pouvoir central très lâche, doivent s'occuper avant tout des problèmes internes. La cession forcée de Bâle, l'annexion de Genève, la frontière septentrionale, l'incorporation du Fricktal, la cession de la Valteline et une foule d'autres questions obligent à laisser la politique étrangère quelque peu en jachère. La Suisse, qui a eu un accroissement territorial de 10%, qui a acquis des avantages économiques et financiers certains et consolidé sa position de pays exportateurs de capitaux au Nord des Alpes, se limite, par le biais de la Diète, à proclamer Bonaparte pacificateur du Pays et à l'assurer de son « loyal attachement et de son profond respect ».

Georges Andrey est l'auteur de remarquables contributions à l'histoire de Fribourg et de la Suisse pendant la période révolutionnaire et d'enquêtes documentées sur l'émigration française en Suisse. Alain-Jacques Tornare est bien connu pour des ouvrages et articles érudits d'histoire suisse et fribourgeoise, et co-auteur avec Georges Andrey d'une recherche exhaustive sur *Louis d'Affry 1743-1810 Premier landammann de la Suisse*, à paraître prochainement. Les deux tracent, dans leur communication à notre Colloque, les péripéties de la politique de neutralité de 1803 à 1813, année où elle a subi la violation la plus grave de toute son histoire. Utilisant une documentation diplomatique, relue à la lumière de correspondances et des mémoires jusqu'ici peu exploités, la communication montre de quelle façon les Suisses, notamment entre 1798 et 1815, sont arrivés à donner à la doctrine de la neutralité une consistance diplomatique et juridique et en faire, peu à peu, la charpente de la politique extérieure du pays. La communication montre comment et pourquoi du système où l'alliance franco-suisse avait

une place déterminante, on est passé à une neutralité totale grâce à laquelle la Confédération Helvétique va jouer un rôle particulier dans l'équilibre politique de l'Europe.

Il y a une histoire dont les usages publics ou idéologiques alimentent les débats politiques et les mémoires culturelles et ethniques. Et il y a une histoire science rigoureuse, fondée sur la philologie et l'érudition, perpétuellement revisitée, questionnée autrement, analysée différemment en fonction des problèmes d'aujourd'hui.

Les communications de Ghisalberti, Arlettaz, Henry, Porret, Andrey et Tornare se situent dans le sillon de l'histoire science rigoureuse. Elles enrichissent nos connaissances et nos savoirs sur l'Acte de Médiation, sur le contexte historique l'ayant déterminé, sur les effets que l'Acte a eu sur les institutions politiques, sur le droit public, sur le droit civil, sur la société civile suisse et sur le rôle que la Confédération va commencer à jouer dans l'équilibre et dans la politique du continent européen.

Certes l'action de Napoléon Bonaparte reste paradoxale. D'un côté, il tente de soumettre des grands Etats, d'en créer des nouveaux au profit de sa famille et de ses favoris, de gouverner en despote autoritaire et en pillant les richesses des pays occupés, mais d'un autre côté, en détruisant les bases de l'Ancien Régime, il favorise le bourgeoinement des idées favorables à la modernisation et à la naissance du capitalisme industriel. De ce dernier point de vue, les communications reconnaissent que la période révolutionnaire a favorisé l'entrée de la Suisse dans la modernité, que cette période est à l'origine de la politique de la neutralité et que Napoléon Bonaparte est le « forgeron » d'une société nouvelle et d'une Confédération où les libertés et la démocratie vont trouver, avec la Constitution de 1848, une systématisation originale et très équilibrée.

* * *

[**Décembre 2003**] Mon problème, désormais, sera de survivre à cette journée du 2 décembre 2003... délicieusement redoutable.

Où et comment trouver les mots appropriés pour dire à Mohamed Cherkaoui et à tous ceux qui ont consacré leur temps afin que sur la couverture de ce volume, *Histoire et Théorie des sciences sociales*, soit écrit (imprévoyance, insouciance, amitié?) « Mélanges en l'honneur de... ».

Dois-je vous avouer mon sentiment? J'ai l'impression que le chercheur que vous avez voulu honorer avec une générosité et une bienveillance si amicales, ce chercheur ce n'est pas moi; ce chercheur-là, cet universitaire-là, je ne l'ai jamais été, ni jamais connu. Ma grande et unique passion, peut-être mon seul mérite, ma vocation absolue, a été, c'est toujours l'enseignement et l'édition. La «Revue européenne des sciences sociales», les «Travaux de sciences sociales», mes publications personnelles, ont été conçus afin de soutenir et de valoriser une certaine conception du pluralisme scientifique, pour favoriser l'épanouissement des jeunes chercheurs, pour servir les cours de sociologie générale, d'histoire de l'analyse sociologique, d'épistémologie sociologique, pour nourrir au mieux la curiosité et les intérêts des étudiants. Je n'ai rien fait d'original ni de remarquable en sociologie empirique et en théorie sociologique. Mes efforts ont visé, par-dessus tout, à faire mieux connaître les problématiques fondamentales des

sciences sociales, les sociologues classiques, et plus particulièrement les théoriciens de l'Ecole de Lausanne. J'en ai diffusé les écrits, divulgué les doctrines, surtout là où leur ignorance ou l'indifférence demeurent absolues, je fais allusions aux milieux durkheimiens. Persuadé qu'en dépit de toutes ses prétentions méthodologiques et de ses proclamations scientistes, la sociologie n'est pas une physique sociale, ni même une science positive, il était inévitable que je fisse une place privilégiée à l'histoire de la sociologie conçue comme la condition nécessaire pour le développement de la discipline. Même dans ce domaine je n'ai pas fait preuve d'originalité, je n'ai fait rien d'autre que partager et propager la thèse d'Ernest Becker pour lequel « Une sociologie absolument dépourvue du sens de sa propre histoire se prive du même coup de tout ce que ses savants illustres ont vécu et des conclusions auxquelles ils sont parvenus avant elle. C'est une sociologie qui n'a aucune idée de ses propres acquis, une sociologie des croyances 'totalement aveugles'... ».

En tant qu'éditeur j'ai essayé de faire de la *RESS* (129 fascicules publiés depuis 1962) et des « Travaux de sciences sociales » (202 volumes parus depuis 1963) des laboratoires ouverts aux jeunes chercheurs, insensibles aux modes, indifférents aux mandarins, d'en faire des outils de travail en profondeur, des moyens pour assurer le rayonnement souterrain d'idées et d'approches qui n'ont pas encore une place visible dans le monde des sciences de l'homme et de la société.

Je sais aussi de n'avoir laissé aucune trace dans la vie de l'institution universitaire, ni à Lausanne ni à Genève, où pourtant les étudiants m'ont fait vivre des années d'intense bonheur et d'effervescence intellectuelle.

N'ayant aucun goût pour les intrigues, pour le pouvoir, pour les magouilles qui arrivent à endiabler, coup sur coup, les institutions académiques, étant incapable d'établir des rapports cordiaux, bien que distants, avec les collègues, de participer, même de manière passive, à la vie du microcosme universitaire, j'ai vécu, dans l'Université, pendant sept lustres, en zonard. J'avoue d'avoir profité amplement de l'autonomie et de l'indépendance qu'elle m'a accordé, je crois d'avoir bien employé le temps qu'elle m'a octroyé avec une généreuse libéralité. C'est ainsi que j'ai pu publier, pratiquement sans aucune aide, les 32 volumes des « Œuvres complètes de Vilfredo Pareto ».

J'avoue aussi que j'ai beaucoup de défauts. Le majeur, presque pathologique, est celui de ne vouloir jamais rien demander et jamais rien devoir, d'aimer le travail en solitaire, de fuir les rencontres mondaines, d'être effrayé par les signes sociaux de reconnaissance et par les honneurs. Cela doit provenir d'une socialisation très contraignante dans un milieu social particulier où l'on valorisait le savoir comme une fin en soi et non pour obtenir des récompenses et de l'estime ou du respect. Dans mon originaire groupe d'appartenance, celui dans lequel j'ai passé les premiers dix-huit ans de ma vie, on inculquait, in illo tempore, la croyance que la liberté humaine consiste, foncièrement, à ne pas dépendre d'une forme quelconque d'approbation, que l'ostracisme, l'isolement, la marginalisation sont la preuve qu'on est libre et indépendant, qu'on est sur la bonne voie. Malgré mes révoltes, mes fuites, ma désertion, cela m'a marqué pour de bon, à jamais. Je ne suis pas arrivé à m'en délivrer, à me débarrasser d'une certaine sauvagerie qui est à la fois de l'impudence et de l'indifférence et ceci malgré la sagesse de ma compagne, l'amour de mes trois enfants et de mes deux petits-enfants, de ma

petite famille genevoise, malgré la tranquillité matérielle et la quiétude que Genève m'offre depuis bientôt un demi-siècle. Je ne suis jamais arrivé à changer ma manière d'être, ma façon d'agir, mes attitudes, mes comportements. Si j'en avais été capable...mais je sais, en lecteur fidèle de Benedetto Croce, que même l'histoire la plus microscopique ne se fait pas avec des si...

Cette manifestation de bienveillance et d'amitié m'a abasourdi, elle déstabilise mon scepticisme à propos des institutions et des hommes... Dès lors comment vous dire calmement ma gratitude et ma reconnaissance?

Je suis confus et si troublé, si étonné, si déconcerté, que les seuls mots qui me viennent à l'esprit sont: Merci, merci et de tout mon cœur.

* * *

[Juin 2004] Pascal Bridel vient de m'offrir, en ce 3 juin 2004, un exemplaire de *L'invention dans les sciences humaines. Hommage du Groupe «Raison et Rationalité»* à..., très beau livre de 320 pages, au titre vraiment enchanteur, lu avec un grand plaisir et un profit intellectuel certain. J'aurais aimé écrire à chacun des collaborateurs de ce livre pour dire ce que j'ai appris en lisant leurs contributions, mais la tragédie que ma famille est en train de vivre depuis six mois ne m'en donne ni le temps ni l'entrain.

Néanmoins je dois vous avouer que la lecture de ce livre m'a plongé dans cet état d'étrangeté que l'on appelait jadis, avec justesse, de vague à l'âme. Ce qui apparaît comme une carrière n'a été qu'une longue suite d'improvisations et d'étonnements. Le dernier, et le plus surprenant de ces étonnements, a été, précisément, ce beau livre édité magistralement par Pascal Bridel et de constater, dans certaines des contributions, des références et des remarques pertinentes à mes travaux. Très sincèrement, je ne m'y serais jamais attendu, car ces travaux ne me méritent pas votre attention.

Ce volume rayonnant d'amitié (vous tous) et de générosité (articles de Jacques Coenen-Huther et de Pierre Moor) devrait m'obliger à jeter un regard rétrospectif sur ma vie, devrait me faire découvrir et prendre conscience à quel point elle s'est construite au jour le jour, sans projets et sans buts, sans désirs et sans illusions, dans le banal le plus fade, dans l'improvisation la plus volage. En bref, il devrait me contraindre à réfléchir sur une vie sans histoires marquantes au moins jusqu'au 3 décembre 2003, sur ma vie professionnelle et intellectuelle. Mais j'en suis incapable. Certes, je n'ai pas la carrure du professeur Isak Borg, le protagoniste du poignant film *Smultronstället/Les fraises sauvages* (1957) d'Ingmar Bergman, mon metteur en scène préféré. L'universitaire suédois Borg, à quelques heures à peine de la cérémonie de jubilé en son honneur, à l'Université de Lund, arrive à verbaliser ses rêves et ses cauchemars, à deviser gaiement de la solitude et de l'égoïsme, à juger équitablement toutes ses relations sociales passées, à accepter l'entrée dans la vieillesse avec les angoisses, les regrets et la nostalgie qu'elle implique. En revenant sur sa vie passée, le professeur Borg fait le bilan de sa vie et enfin arrive à comprendre qu'il a réussi parfaitement sa carrière professionnelle et académique mais qu'il a raté sa vie affective.

Contrairement à Borg, le vieux grigou que je suis est conscient d'avoir eu une vie affective puissante et heureuse, mais de n'avoir pas produit une œuvre importante ni eu une carrière académique marquante. Bien que très sceptique sur la

validité des autocritiques, j'admets que ma vie professionnelle a été médiocre, que je n'ai pas élaboré une œuvre scientifique conséquente. Malgré cette conviction, je n'arrive pas encore à faire le point sur les difficultés, les déceptions, les omissions, les erreurs et les conflits qui ont constitué l'enchaînement continu de « ma » vie professionnelle et académique en Suisse. Etant donné que je n'arrive pas à la remettre en cause, mon âme, vous vous en doutez, ne peut pas guérir la rivière de la sagesse et de la sérénité et ni même « historiciser » ce que j'ai fait intellectuellement à partir de 1953 et depuis 1967, en tant qu'enseignant, à Lausanne (SSP), à Genève (Lettres) et à Paris-IV (Philosophie des sciences sociales).

N'ayant pas encore la sérénité d'esprit pour vous en dire davantage, pardonnez-moi si je me borne à vous adresser les mêmes mots de gratitude et de reconnaissance qu'il m'arriva d'improviser dans la tarde soirée du 2 décembre 2003 à l'intention de mes amis parisiens et genevois. Je vous prie de me pardonner cette félonie...

* * *

[Juillet 2004] Le conseiller fédéral Pascal Couchepin a proposé de placer les universités sous la tutelle de la Confédération et de les gouverner selon le modèle des Ecoles polytechniques fédérales. La Conférence universitaire suisse s'y est opposé.

Quelques jours après cette proposition, je me trouve, dans le Pendolino de 6h05, à côté de deux messieurs quinquagénaires, professeurs universitaires. Ils vont à Milan, l'un à un colloque sur la biologie moléculaire et l'autre à un congrès sur la conservation des manuscrits médiévaux. Après quelques échanges sur les restrictions budgétaires, la rareté des fonds alloués à la recherche et des remarques acidulées sur les discours prononcés au dernier Dies Academicus, ils se mettent à ergoter autour de l'intervention de Couchepin lors de la journée bernoise du parti radical consacrée à la formation. L'un est de l'avis que l'autonomie universitaire cantonale actuelle n'a rien de bon, qu'elle ne permet pas d'avoir la masse critique indispensable à la recherche, qu'elle favorise les gaspillages et les rivalités, tandis que pour l'autre le placement des universités dans le giron confédéral reviendrait à les soumettre aux demandes du marché et de l'emploi et aux exigences du développement économique et industriel du pays. Pour lui l'université ne doit pas être utilitaire comme le sont les écoles polytechniques, elle ne doit pas délester les filières non rentables, les « études élégantes », tel le grec ancien, sans rapports immédiats avec des applications pratiques et utilisables immédiatement.

Je commençais à me dire que ces discours sont incompréhensibles et irréels non seulement pour des profanes mais aussi pour les licenciés en quête de travail, pour les malades en attente d'un rendez-vous avec l'un ou l'autre des trois spécialistes romands de maladies génétiques, pour mon ami Charles ayant passé dix ans à devenir un spécialiste de sanskrit mais à présent maître d'anglais et d'histoire dans une école privée vaudoise. Ennuyé par ces calembredaines, j'allais changer de place pour lire et roupiller un peu, lorsque les voyageurs montés à Lausanne occupent tous les sièges encore libres.

Un troisième universitaire vient s'asseoir à côté de nous. Ce professeur de droit, allant à Milan pour un tribunal d'arbitrage, est bien connu par les deux autres. Il se faufile aussitôt dans la discussion et proclame que Couchepin a

soulevé un problème qu'il est grand temps d'aborder. Puisque les cantons n'ont pas les moyens de regrouper les enseignants et les enseignés, de reconnaître qu'en Suisse romande trois centres en communication de masse ne sont pas indispensables, que trois facultés de théologie, cinq pôles de recherches en sociologie, deux filières d'études féministes, et tant d'autres choses, constituent du gaspillage et du luxe, il est bon que Couchepin intervienne et mette un peu d'ordre dans ce marasme.

Certes, ajoute-t-il, ce que font les écoles polytechniques et les écoles des hautes études spécialisées sert notre économie. Certes, il faut protéger et soutenir l'archéologie, l'anthropologie, la philologie, l'épigraphie grecque, les études coptes, cependant le morcellement des lieux de recherche, l'attachement des enseignants à des thématiques disciplinaires marginales, le cantonalisme, constituent des handicaps préoccupants. On proteste, on s'inquiète, mais on ne sait pas choisir les créneaux porteurs, on est allergiques à la coopération entre les sciences humaines et les sciences exactes. En Suisse la vie intellectuelle fonctionne autrement que chez nos voisins. Par exemple, la Société italienne des routes nationales (Anas) finance la restauration de «La Strada» de Fellini et des recherches historiques sur les voies de communication de 1928 à nos jours. La Volkswagen dépense des montants considérables pour l'édition et la publication des actes du Concile de 1917 de l'Eglise orthodoxe russe. Une telle initiative n'intéresse qu'un millier de personnes, mais grâce à elle les Allemands ont pu former des chercheurs et favoriser la naissance d'un centre de recherches uniques en Europe. Des privés ont fait de l'Université de Princeton la capitale des recherches sur l'Empire ottoman. Des entreprises ont permis à l'Université de Berkeley de devenir le centre mondial des recherches sur les manuscrits du droit canon, à Brown le centre d'excellence de l'œuvre de Pic de la Mirandole, à Harvard de réunir le plus grands spécialistes des apocryphes du Nouveau Testament et de l'ancienne bibliothèque gnostique de Nag Hammadid.

Pourquoi en Suisse les universités et les sponsors ne se rencontrent pas, pourquoi les entreprises suisses visent surtout à tirer des profits immédiats de leurs investissements culturels? Parce que nous Suisses ignorons encore que le savoir est un, que la distinction entre les savoirs utiles, rentables, et les savoirs improductifs est absurde et fausse.

Les deux autres compères ne sont pas d'accord. Pour eux l'enseignement et la recherche ont besoin d'un fort appui étatique et des fonds du FNSRS. Les efforts individuels et des sponsors sont inefficaces. Pour assurer notre avenir, il faut une politique de la formation moins chaotique que l'actuelle et surtout de l'aide publique massive aux institutions d'enseignement et de recherche.

Le Pendolino est en train d'entrer dans la gare de Milan lorsque les trois décident d'aller faire un bon déjeuner. L'un d'eux souriant dit: La Conférence universitaire suisse proposera la création d'une nouvelle commission de pilotage, s'ajoutant à toutes les autres déjà existantes, suggérera la création d'un département de la formation, afin d'assurer la débandade des projets de Couchepin. Ainsi ils auront le même sort que le bâtiment genevois d'Uni Dufour. Qui se souvient aujourd'hui de la ferveur annoncée par les 249 projets de rénovation du bâtiment? Comment le Valaisan Couchepin peut-il ignorer que les universitaires savent tout sur les théories du changement mais qu'ils ne les pratiquent jamais? A-t-il oublié que c'est ainsi que les universitaires assurent la pérennité et l'immuabilité de notre institution?

Le Pendolino s'arrête. Nous nous séparons. En attendant le tram pour aller à l'hôtel je me restaure en mangeant un morceau de pastèque achetée chez le marchand nord-africain installé sur le trottoir tout en bas de la gare et me console en me disant que la vie d'un conseiller fédéral chez nous est semblable à celle des derviches tourneurs.

* * *

[Septembre 2004] Monsieur Jean-Marc Ferry est né le 5 mai 1946, il a soutenu sa thèse de doctorat en philosophie à la Sorbonne en 1985, sous la direction de Paul Ricœur. De 1986 à 1988 il a été assistant de Jürgen Habermas à l'Université de Francfort. En 1988 il est nommé chercheur au CNRS. Depuis 1992 Ferry est professeur ordinaire de philosophie et de sciences politiques à l'Université libre de Bruxelles. Il est membre des comités de rédaction des revues « Esprit », « Hermes » et « Revue de métaphysique et de morale » et préside le Centre de liaison européen d'études philosophiques et politiques de l'U.E.

Auteur d'un nombre considérable d'articles et de livres, Ferry essaie de faire dialoguer la culture francophone avec la culture allemande de hier et d'aujourd'hui et pour cette raison il est aussi l'auteur de nombreuses traductions en français de livres d'auteurs allemands.

Le professeur Ferry incarne, d'une façon exemplaire, les vertus, les choix, les engagements d'une génération de penseurs à laquelle nous sommes désormais redevables de la renaissance, dans les pays francophones, de la philosophie sociale et politique, mais également d'une nouvelle manière d'aborder les problèmes de notre temps, faite de rectitude, de pondération, de prudence, allergique aux partis pris idéologiques et aux orthodoxies d'écoles.

Auteur de nombreux articles, de plusieurs livres remarquables par l'ampleur des réflexions entreprises, par la finesse des analyses proposées, Jean-Marc Ferry est arrivé à faire converger, dans son travail, l'apport de la tradition philosophique classique et celui des sciences sociales contemporaines, les recherches de Jürgen Habermas et celles de Paul Ricœur. Il a ainsi contribué à faire bourgeonner une pensée nouvelle, originale, forte, à l'affût des questions tragiques de notre temps (*Habermas. L'éthique de la communication ; La raison communicationnelle. De l'antinomie de la vérité à la fondation ultime et Philosophie de la communication*).

Dans ces beaux livres consacrés à l'éthique de la communication, Jean-Marc Ferry nous a offert une interprétation, toute en nuances et aperçus nouveaux, de la théorie de l'activité communicationnelle d'Habermas, dont il a surtout valorisé les doctrines de la rationalité et de la vérité. A l'encontre de certaines lectures quasi canoniques du philosophe de Francfort, il démontre que la théorie de l'agir communicationnel peut permettre une déduction transcendantale des structures normatives (comme le droit et la morale) et qu'elle pose convenablement le problème, si crucial à notre époque, de l'identité collective universaliste.

Tout en continuant à s'inspirer librement des philosophes classiques allemands, de la conception habermasienne de la raison, de son modèle de la discussion, de son éthique de la discursivité et de la communication ; tout en butinant quelques orientations dans l'herméneutique du conflit des interprétations et dans la nouvelle philosophie du sens de Paul Ricœur, Jean-Marc Ferry est arrivé à

élaborer sa propre perspective philosophique. Elle part d'un constat : les modernes ont établi une séparation entre la raison pratique et la raison théorique ; les contemporains proposent une reconstruction pragmatique de la raison déconstruite par les théories de la destruction de la métaphysique et par la critique de la raison instrumentale. Cette perspective philosophique tient compte du fait que la modernité produit le déracinement, l'atomisation sociale, la délitescence des valeurs, des orientations et des appartenances. Dès lors, le philosophe Ferry peut se demander : où pouvons-nous trouver des schèmes de rapports au monde, à la société, à autrui, à soi-même ? Quels doivent être les rapports entre l'identité individuelle et l'identité collective, entre le développement de l'ego, du moi et les représentations collectives du monde et des institutions qui doivent les transmettre et les légitimer ?

Les réponses à ces questions nous les trouvons dans les deux volumes parus en 1991, *Les puissances de l'expérience. Essai sur l'identité contemporaine*.

Si l'affirmation de soi passe par une certaine forme de reconnaissance intersubjective, alors la maîtrise du discours, enraciné dans l'agir et dans le sentir, les jeux des signes et des échanges, sont essentiels. Cependant, dans quels discours trouve-t-on les identités en quête de reconnaissance ? Puisque ni la narration, ni l'interprétation, ni l'argumentation n'arrivent à intégrer les bonnes raisons des autres, Jean-Marc Ferry essaie de démontrer que seul « le discours reconstitutif reconnaît sa matière dans les autres discours, et l'histoire des autres et aussi sa propre histoire ». Mais peut-on reconstruire l'identité contemporaine alors que chacun de nous reste rivé à son ethnie, à sa culture, à ses pratiques sociales, à ses coutumes particulières, à sa nation, à son Etat national ? Que peut-on entreprendre lorsque la politique et la culture s'entremêlent si puissamment, lorsque ce que nous pouvons dire et faire dans les contextes de la réciprocité demeure toujours façonné par notre culture et ses institutions ?

Les développements que Jean-Marc Ferry réserve à la reconstruction des identités morales et politiques sont lumineux et saisissants, peut-être même surprenants lorsqu'il nous arrive de lire une phrase comme celle-ci : « [...] l'éthique de la communication est proche de la religion, car elle est aussi une éthique de la rédemption ».

En résumé, Jean-Marc Ferry plaide pour la reconstruction d'une identité post-nationale et post-étatique susceptible d'affirmer les cultures particulières et de légitimer la reconnaissance mutuelle des différences et des particularités.

Dans d'autres livres, et notamment dans *Discussion sur l'Europe*, Jean-Marc Ferry fait une distinction entre nation et citoyenneté afin que « la pluralité nationale soit compatible avec l'unité politique ». La médiation entre le cadre politique de référence et le cadre culturel d'appartenance se trouverait alors dans une culture politique partagée. Celle-ci, centrée sur les droits démocratiques, sur les procédures argumentatives de formation des compromis et du consensus, est une culture pluraliste, dont « [...] les éléments composites sont rendus compatibles par le fait que les différentes traditions nationales, bien qu'elles soient ancrées dans des cultures différentes, peuvent toujours se référer à certaines valeurs minimales qui sont celles de la démocratie et de l'Etat de droit ».

Autrement dit, le cadre universaliste, qui est avant tout un cadre éthique et juridique, est la condition sans laquelle ne pourraient pas exister et composer ensemble des traditions nationales différentes (*De la civilisation*). Et ailleurs il

ajoute : « En détachant des contextes empiriques l'universalité de la personne, en dégageant celle-ci de toute hypothèse liée au destin, le politique [...] convient au souci d'affirmer la valeur absolue de l'individu, tout en fondant la perspective d'une solidarité entre égaux. » Dans *L'allocation universelle. Pour un revenu de citoyenneté* et dans *La question de l'Etat européen* il élabore une doctrine fixant les contours de la substance éthique de l'Europe cosmopolitique. Cette doctrine s'enracine dans la Constitution sociale de l'Union- le droit inconditionnel à un revenu de base, qui assurerait le fondement social de l'autonomie démocratique ; dans l'émergence d'une communauté de culture publique grâce à un espace de communication que régirait une charte européenne de l'audiovisuel ; dans l'édification enfin d'une communauté d'histoire à partir de la réévaluation critique des mémoires nationales.

Dans son dernier livre, paru en avril 2004, *Les grammaires de l'intelligence*, Ferry réfléchit sur la formation de cette capacité proprement humaine d'orienter librement la pensée et l'action en fonction de raisons, donc de la vérité. Dans ce livre, qualifié par Ricœur de « puissant », d'ouvrage « le plus accompli », l'auteur privilégie la structure syntaxique et non pas la structure sémantique, comme « présupposition » d'une expérience partagée. La « communauté des règles grammaticales », caractérisée par les différenciations des personnes, des temps, de modes, de voix et de cas, régit, en effet, l'intersubjectivité et la référence au monde.

En résumé, la leçon que je tire de l'œuvre de Jean-Marc Ferry est, certes, celle d'une pensée novatrice, originale, hors du commun ; certes, celle d'une intrépide fermeté à situer notre identité contemporaine au-delà de la connaissance et en deçà de l'action. Mais surtout celle d'une philosophie austère et novatrice, capable de marquer de son empreinte les débats qui travaillent la pensée contemporaine. Un philosophe de cette qualité et originalité est, en outre, une courroie de transmission entre les différentes disciplines des sciences humaines et entre les cultures anglo-germaniques et francophones.